

COMMENT NAQUIT LE CHRISTIANISME

Chap.II

Jésus le Nazaréen

Le Jésus des Évangiles a-t-il réellement vécu ? IL ne faut pas s'étonner que plusieurs esprits éminents aient, à cette question cru devoir répondre par la négative. La tendance est, tout naturellement, lorsqu'on veut examiner le problème de la vie de Jésus, de s'appuyer principalement sur les quatre Évangiles canoniques, qui sont censés rapporter ses faits, gestes et paroles. Or, non seulement la valeur historique de ces récits est très réduite, mais les épisodes qu'ils relatent et les enseignements qu'ils attribuent à un personnage **unique**, dénommé Jésus dit le Christ, se rapportent en réalité à **plusieurs** personnes différentes, qui d'ailleurs se contredisent souvent et dont l'une au moins, de surcroît, est mythique en effet...

On verra dans la suite de ce livre comment se sont constituées les versions actuelles des quatre Évangiles canoniques, qui sont en fait des combinaisons de textes d'origines diverses. Outre le fait que le dieu Chrêstos, ou plutôt son fils, et l'homme Jésus ont été amalgamés en un personnage unique, dont la nature serait à la fois divine et humaine (ce qui est devenu un des dogmes essentiels de la plupart des religions qui se fondent sur ces Évangiles), l'homme Jésus des textes du Nouveau Testament est lui-même un personnage multiple à qui ont finalement été imputés des agissements et des dires qui sont le fait, non seulement du véritable Jésus mais encore de Jean-Baptiste, de l'un au moins des **Thézudas** dont parlent Flavius Josèphe et les Actes des Apôtres, et même d'individus ayant vécu plus tard - et dont plusieurs portaient effectivement eux aussi le nom de Jésus - entre autres cet égyptien dont parle Josèphe qui, sous le règne de Néron, amena une foule de révoltés Jusqu'au mont des Oliviers et tenta de s'emparer de Jérusalem (1) et ce Jésus, fils d'Hanan qui, à la veille de la guerre de Judée, prophétisa la chute de Jérusalem et la ruine du Temple (2). Il est évidemment fort difficile de discerner, dans pareil puzzle, ce qui revient au vrai Jésus, et il n'est pas étonnant, par conséquent, que devant cette confusion, plusieurs exégètes aient mis en doute l'existence même de cet homme; que quelques uns aient été jusqu'à la nier radicalement et à soutenir que tous ces faits avaient en réalité été attribués après coup à celui qui est le personnage central de l'Évangelion de Cerdon, publié à Rome vers 140 par Marcion, et qui n'est qu'un personnage mythique, puisqu'il était censé être le fils du dieu Chrêstos, descendu du Ciel sous la forme d'un être céleste ayant pris l'apparence d'un homme on vue d'annoncer la venue du règne de son divin Père et le salut de l'humanité enfin dégagée des liens de la chair.

Cette dernière position est toutefois excessive car, si pauvres que soient les éléments à peu près sûrs dont on dispose au sujet du Jésus historique, ils permettent néanmoins à un chercheur impartial de se faire une image, imprécise sans doute, de ce dernier, mais néanmoins suffisante pour ne pas pouvoir nier qu'il ait réellement existé (3).

Il faut cependant reconnaître que les autres textes que les Évangiles où il est question de Jésus sont, ou bien très postérieurs à l'époque où il vécut, ou bien d'une

Toutefois, si ce texte du pseudo-Origène n'a pas la portée que certains lui attribuent, il accuse le caractère inauthentique ou seulement partiellement authentique de ceux des passages des oeuvres de Flavius Josèphe où il est parlé de Jésus et où il est affirmé, dans leur version actuelle, que Jésus était le Christ ou qu'il était appelé le Christ. Il ne s'ensuit pas nécessairement néanmoins non plus que ces passages aient été tout entiers fabriqués: les mentions qu'ils contiennent du Christ pourraient s'expliquer par le fait que des copistes ont simplement remanié, en en retranchant même sans doute plus qu'en y ajoutant, les passages en question (5).

Josèphe, dans ses oeuvres, parlait certainement de Jésus. Mais il n'en faisait évidemment pas le fils de Dieu - personne encore ne le faisait à l'époque où il vécut - et les passages où il en parlait ont été, les uns remaniés ou glosés, les autres purement et simplement supprimés par des copistes afin de rendre le texte de Josèphe compatible avec les écrits chrétiens officiels. On y reviendra au chap. XIV.

Au sujet de Jésus, on ne peut donc raisonnablement, pour savoir ce qu'il fut, s'appuyer que sur un assez petit nombre d'éléments: quelques passages des Évangiles, d'ailleurs difficiles à isoler de leur contexte; un passage des traductions slavonnes de "La Guerre des Juifs contre les Romains" de Josèphe dont on parlera plus loin; quelques faits de l'histoire générale et quelques allusions dans le Talmud et dans le Coran. C'est assurément bien peu. On va néanmoins tâcher d'en tirer parti dans toute la mesure du possible.

Quand et où Jésus naquit-il ? La date est difficile à conjecturer, car on ne possède, à ce sujet, aucun élément sûr.

L'Évangile selon saint Luc contient bien une date, mais elle est relative au début de la prédication de Jean-Baptiste. Il n'est pas précisé combien de temps après Jésus commença la sienne. Il est écrit que Jésus avait alors environ 30 ans, mais comme on ne sait pas à quelle date cela se place, on n'est pas plus avancé.

Quant à l'Évangile selon saint Matthieu, il situe la naissance de Jésus "au temps du roi Hérode", deux ou trois ans avant la mort de ce dernier, qui eut lieu en 4 avant notre ère, mais cela n'est guère précis non plus. On peut toutefois en déduire que Jésus serait né quelques années avant notre ère (6).

Quant à l'endroit, les Évangiles selon saint Marc et selon saint Jean n'en disent rien, pas plus que les autres sources dont on dispose en dehors des Évangiles. D'après l'Évangile selon saint Luc, Jésus serait né à Bethléem, mais ce renseignement est peu sûr, car le récit de la naissance de Jésus est, on l'a déjà signalé au chapitre précédent, une interpolation dans celui de la naissance de Jean.. Or l'Évangile selon saint Matthieu fait également naître Jésus à Bethléem (de Judée, est-il précisé), mais son récit dérive en partie de celui du III^e Évangile, dont il ne diffère que par des détails non essentiels: c'est ainsi que, dans Luc, l'enfant Jésus est salué par des anges et des bergers, dont Matthieu ne parle pas.

Le nom de Bethléem pourrait d'ailleurs n'avoir en réalité qu'une valeur symbolique, car beith léchem signifie en hébreu "maison du pain": il était assez naturel d'y faire naître celui qui serait censé dire plus tard: "Je suis le pain de vie" (Jean VI 48).

En fait, les parents de Jésus étant, toujours selon l'interpolateur de Luc, de

Capharnaüm. Mais, outre que l'existence de cette localité au 1er siècle est plus douteuse encore (nous verrons d'ailleurs qu'à l'origine, ce nom ne désignait pas une localité terrestre, mais les enfers), il s'agit de l'endroit où le fils du dieu Chrêstos apparut, selon l'Évangélion marcionite, au moment où il descendit du Ciel : cet endroit serait donc le théâtre, non de la naissance d'un enfant, mais de la manifestation d'un être divin...

Il est probable que l'homme Jésus vécut une partie de sa Jeunesse en Egypte, où ses parents sont censés s'être réfugiés avec lui quelques temps. Pendant sa vie, il passa pour un guérisseur habile, réussissant des cures extraordinaires, arrivant même à rendre à la vie des gens qui passaient pour morts. Il y a donc d'assez fortes probabilités qu'il ait fréquenté les "thérapeutes" d'Egypte, dont on parlera en détail au chapitre VIII. Bien qu'issu de la classe artisanale, puisque Marc en fait un charpentier (VI-3) - ce qui, soit dit en passant, se dit en hébreu Nagar - Jésus doit avoir un moment, adhéré au parti des scribes (9), comme en témoigna sa connaissance approfondie des Écritures. Suivant certains auteurs, il aurait fait aussi un voyage en Inde et au Tibet (10). Mais les éléments sur lesquels ils se basent sont loin d'être probants. Cette thèse a connu un regain de succès à la faveur du phénomène hippie, mouvement auprès des adeptes duquel Jésus et la philosophie hindoue ont connu l'un et l'autre une grande popularité.

A son retour en Palestine, Jésus fréquenta sans doute ensuite les esséniens, puisque, selon les Évangiles, il passa quelque temps "au désert", comme Jean-Baptiste, et qu'il se fit baptiser par ce dernier. Il fut donc probablement quelque temps de ses disciples: les sectateurs de Jean le considéraient comme tel en tout cas et ils combattent avec indignation ceux de ses adeptes qui voudront faire de Jean un simple "annonciateur" de Jésus. Mais ce dernier se sépara de Jean. En outre, alors que les esséniens étaient presque tous misogynes, Jésus est présenté dans les Évangiles comme souvent entouré de femmes, dont quelques unes "le servaient" (Marc XV 41; v. aussi Luc VIII, 1-3). Or, les thérapeutes admettaient parmi eux des femmes. C'est là une autre présomption encore que Jésus ait vécu parmi eux quelque temps. Il pourrait même avoir eu des femmes pour disciples, entre autres Marie la Magdeleine, sa soeur Marthe et une certaine Salomé.

Quelle fut ensuite sa vie ? En fait, on ne dispose à ce sujet, comme documents à peu près sûrs, que d'un passage des traductions slavonnes de "La Guerre de Judée" de Flavius Josèphe et d'une ou deux baraitôt du Talmud.

Josèphe écrivit, on le sait, plusieurs versions de sa "Guerre des Juifs contre les Romains". La version araméenne date, rappelons le, de 75, la version grecque d'environ 79. Celle-ci, dans l'état où elle nous est parvenue, ne contient aucune mention de Jésus. Mais des commentateurs de cette oeuvre ont observé que, si le premier livre et les livres trois à sept de celle-ci sont remarquablement composés, le livre deux qui relate les événements relatifs à l'époque où vécut Jésus, est médiocre et incohérent. Cela fait présumer qu'il a été refait maladroitement. Par qui ?, sinon par des copistes chrétiens ? Il ne faut pas oublier que seuls les moines savaient lire et écrire en notre Moyen Âge... Les passages relatifs à Jésus et à Jean-Baptiste doivent avoir été supprimés par eux des copies qu'ils firent de la version grecque de "La Guerre". Mais Josèphe avait écrit cette oeuvre aussi en araméen. L'original ne nous en est pas parvenu, mais il avait été traduit en d'autres langues et on a retrouvé des traductions en vieux slave de cette

parole et le commandement. Les uns disaient de lui: C'est notre premier législateur qui est ressuscité des morts et qui fait paraître beaucoup de guérisons et de preuves de son savoir. D' autres le croyaient envoyé de Dieu.

" Mais il s'opposait en diverses choses à la Loi et il n'observait pas le sabbat selon la coutume des ancêtres; cependant, il ne faisait rien d'impur, ni aucun ouvrage manuel, mais disposait de tout seulement par la parole. Et beaucoup dans la foule allèrent à sa suite, écoutant ses enseignements; et beaucoup furent troublés en leur âme, pensant que c'était par lui que les tribus d'Israël se libéreraient du joug des romains.

" Il avait coutume de se tenir de préférence devant la cité sur le Mont des Oliviers : c'est là qu'il dispensait les guérisons au peuple. Et auprès de lui se rassemblèrent cent cinquante serviteurs, et d'entre le peuple un grand nombre. Voyant sa puissance, et qu'il accomplissait tout ce qu'il voulait par sa parole, ils lui demandèrent d'entrer dans la ville, de massacrer les troupes romaines et Pilate, et de régner sur eux. Mais il passa outre.

" Plus tard, les dirigeants des juifs, l'ayant appris, se réunirent avec le grand-prêtre et ils dirent: Nous sommes impuissants et faibles pour résister aux romains, comme un arc détendu. Allons dénoncer à Pilate ce que nous avons entendu et nous n'aurons pas d'ennuis. Si jamais il l'apprend par d'autres, nous serons privés de nos biens, nous serons massacrés nous-mêmes, et nos enfants dispersés en exil. Ils allèrent donc le dire à Pilate. Ce dernier envoya des hommes, qui en tuèrent beaucoup parmi le peuple et lui ramenèrent ce thaumaturge. Il enquêta sur lui, et il connut qu'il faisait le bien, non le mal; qu'il n'était, ni révolté, ni avide du pouvoir royal, et il le relâcha. Car il avait guéri sa femme qui se mourait. Et, revenu à l'endroit habituel, il faisait les oeuvres dont il était coutumier. (...).

" Les docteurs de la Loi furent blessés d'envie et ils donnèrent trente talents à Pilate pour qu'il le tue.Ce dernier les prit et il leur donna licence d'exécuter eux-mêmes leur désir. Ils se saisirent de lui et le crucifièrent en dépit de la loi des ancêtres "

Roderick Dunkerley, dans son ouvrage Beyond the Gospels (Outre les Évangiles) (11), où il reproduit ce passage en entier, le commente en ces termes :

"Plusieurs points sont à noter ici. La difficulté que l'auteur éprouve à évaluer la personnalité de Jésus est frappante; un chrétien ou un antagoniste Juif se serait certainement prononcé d'une façon plus nette, dans un sens ou dans l'autre. A mon avis, cet exposé embarrassé et diplomatique a une résonance primitive et authentique. L'insistance sur l'attitude du Christ au sujet du sabbat est significative et confirme le récit évangélique. Le nombre de cent cinquante disciples assemblés sur le Mont des Oliviers est intéressant et fort plausible, et le souci causé aux autorités par la tournure que paraissent prendre les choses rappelle, en plus précis, le texte de saint Jean sur une réunion du conseil qui aurait eu lieu à ce même moment (XI, 47-53)."

On ne peut, dans l'ensemble, que se rallier à ces considérations il faut cependant noter que le texte commenté a dû être quelque peu retouché par un copiste chrétien, au moins

Vingt ans après "La Guerre de Judée", Flavius Josèphe écrivit un autre ouvrage, intitulé "Les Antiquités Judaïques" ou "Histoire ancienne des Juifs", dans lequel on trouve aussi un passage concernant Jésus (XVIII- 4), passage où ce dernier est, cette fois, expressément nommé. Mais l'authenticité de ce passage, qui ne figure pas dans tous les manuscrits, est extrêmement douteuse. Il y est déclaré notamment: " Le Christ c'était lui." Or, comme déjà dit plus haut, il est impossible que Josèphe, ni aucun de ses contemporains (sauf peut-être quelques disciples de Paul de Tarse qui, après la mort de ce dernier, amorcèrent, dans des circonstances assez mal connues dont on aura à reparler aux chapitres XII et XIII, l'identification de l'homme Jésus dont il est question ici et du Jésus, fils du dieu Chrêstos, au nom duquel avait prêché ledit Paul, ait pu dire que Jésus était le Christ ou le Messie, à moins de se déclarer son disciple, ce que Josèphe n'a jamais fait. Ce passage de "l'Histoire ancienne des Juifs", s'il ne constitue pas une interpolation pure et simple (comme le soutiennent nombre d'exégètes, avec beaucoup de vraisemblance, car il ne cadre que malaisément avec le contexte et il interrompt visiblement la narration), doit donc être au minimum un remaniement très élaboré du texte original de Josèphe, dont il ne subsisterait au mieux, à cet endroit que quelques bribes (12). On en connaît aussi une version plus courte, en arabe, qui figure dans une sorte de manuel dont l'auteur est un évêque du Xe siècle, nommé Agabius ou Agapius, lequel rassembla des textes relatifs à Jésus de provenances diverses, notamment ce passage des oeuvres de Josèphe. Il n'est pas affirmé, dans ce résumé, que Jésus est le Christ, mais que ses continuateurs voient en lui le Messie. Il faut noter aussi une légère discordance: le texte d'Agabius affirme que Pilate condamna Jésus " à mourir ", alors que, dans la version grecque attribués à Josèphe, ce sont les juifs qui sont responsables de la mort de Jésus . . . Il est donc assez probable que ce passage ait été remanié plusieurs fois et qu'Agabius en ait connu une version autre que celle qui nous est parvenue (13) . Quoi qu'il en soit, ce passage des "Antiquités judaïques" ne nous apprend rien de plus que celui de la "Guerre de Judée" cité ci-dessus ; il est d'ailleurs beaucoup plus court , même dans le texte grec complet.

Pour en savoir davantage au sujet du vrai Jésus, nous devrions disposer du texte complet d'un écrit connu sous le nom d'évangile des Hébreux, encore appelé Évangile des Nazaréens ou des ébionites, qu'utilisèrent ses disciples. L'original de ce texte fut probablement rédigé en hébreu, après sa mort, par un de ses disciples, Matthieu Lévi, mais on n'en connaît que quelques extraits, fort courts pour la plupart, et seulement en traduction, reproduits sous forme de citations dans d'autres oeuvres. On en reparlera plus longuement au chapitre IV.

Plusieurs de ces fragments reproduits dans d'autres oeuvres n'y sont même probablement pas cités (ou pour mieux dire traduits) exactement : le scrupule dans les citations et la fidélité de la traduction sont des conceptions récentes et, même de nos jours, elles sont loin d'être d'application générale.

Ces textes et ceux que l'on a déjà mentionnés plus haut permettent cependant de donner une réponse plus ou moins satisfaisants aux principales autres questions qu'on peut se poser encore à propos du Jésus de l'histoire.

Quelle fut sa doctrine ? Presque tous les passages connus du susdit Évangile des

Gandhi, dont l'objectif politique fut d'ailleurs analogue aussi à celui du baptiseur, le maître de Jésus: libérer son pays du joug des "protecteurs" étrangers

C'est sans doute dans cette divergence sur la méthode à employer dans ce but qu'il faut trouver l'un des motifs pour lesquels Jésus se séparera de Jean, car ce dernier, s'il prêchait, lui aussi, comme les esséniens, on a pu le voir, le pardon des offenses, ne reculait pas, à l'occasion, devant l'action commune avec les sicaires, secte fondée d'ailleurs par Juda de Gamala qui était sans doute son propre père. Et en tout cas, ce n'était certainement pas un non-violent: ses invectives contre les pharisiens et contre les Hérode étaient manifestement dépourvues d'aménité...

Dans les Évangiles canoniques, ce sont donc les passages où se retrouvent cet idéal d'apaisement et ces mobiles du Nazaréen qui doivent, pour la plupart, être attribués à l'homme Jésus.

Quels furent ses disciples de son vivant ? Les listes qu'en donnent les Évangiles ne concordent pas parfaitement. Le Talmud, de son côté, en mentionne cinq, auxquels il attribue les noms de Mattaï, Nacaï, Netzer, Bouni et Todah. Ces cinq disciples sont mentionnés de même dans certaines versions d'un pamphlet juif anti-chrétien du Moyen Âge, écrit en hébreu, "Sepher Toldôt Iéshou Hanotsri" (Le Livre des Histoires de Jésus le Trompeur), mais avec des noms un peu différents: Mattée, Naquée, Notarée, Banée et Tadée.

Pour le premier et le dernier de ces cinq disciples de Jésus, il n'y a évidemment aucun doute à avoir: on reconnaît sans peine le Matthieu et le Thaddée des Évangiles.

On sait que le premier, qui s'appelait aussi Lévi et était le fils d'un certain Alphée (Marc II 14; Mat. IX-9), écrivit après la mort de son maître un récit de la vie et de l'enseignement de ce dernier et que c'est sous son nom qu'est mis le plus important des Évangiles synoptiques (14).

Thaddée, qui est parfois appelé aussi Lebbée ou Judas dans les écrits qui composent l'actuel Nouveau Testament, se confond vraisemblablement avec l'un des Théudas dont il est question dans les "Actes des Apôtres", dans les oeuvres de Flavius Josèphe et celles du gnostique Valentin (15). Il s'agit d'un disciple de Jean qui suivit aussi quelque temps le nazaréen Jésus; qui alla en divers lieux après leur mort, notamment en Mésopotamie avec Thomas, qui est sans doute son frère jumeau (16); qui rencontra, au cours de ses pérégrinations, Paul de Tarse; qui se proclama ou qui fut proclamé Messie et qui finit par périr au cours d'une bataille contre l'armée romaine de la Judée en 46, son cadavre étant décapité sur le champ de bataille.

En ce qui concerne Nacaï ou Naquée, on a observé que ce nom est assez proche de Nicodème, la forme hébraïque de ce nom étant Nacdimôn. Il n'est pas invraisemblable que ce soit de lui qu'il s'agisse en effet (17). On a parfois cru y reconnaître Luc; mais, outre que ces deux noms ne se ressemblent guère, Luc ne fut pas un disciple de Jésus, mais de l'apôtre Paul.

De Netzer ou Notsrée, certains auteurs ont dit que ce nom pourrait désigner les

Quant à Bouni ou Banée, on ne voit pas auquel des disciples apparaissant dans les Évangiles et les Actes il pourrait correspondre, S'agirait il du "disciple que Jésus aimait" dont il est question dans Jean ? Nous verrons que ce dernier n'est en tout cas pas Jean, fils de Zébédée, mais plus probablement un jeune frère d'un autre Simon de Marthe et de Marie. Mais on observera que le nom de ce Banée ou Bouni se rapproche fort de Banou, Banos ou Bane, cet essénien dont Josèphe fut un moment l'élève, comme il le raconte dans son Autobiographie. On verra plus loin, d'autre part (18), qu'un des fils de Josèphe s'appelait Juste et qu'un nommé Juste sera quelque temps à la tête de la communauté ébionite de Pella... Il y a dans tout cela amplement matière à réflexion.

A ces cinq noms de source Juive, il faut ajouter celui d'un Jacques, parfois surnommé "le Mineur", fils d'un Alphée comme Matthieu Lévi (et donc probablement son frère, mais cela n'est dit expressément nulle part). Il y eut d'ailleurs encore un autre Jacques, qui ne jouera toutefois un rôle important qu'après la mort de Jésus le Nazaréen et dont il est souvent affirmé qu'il était le propre frère de ce dernier, celui donc qui est mentionné comme tel dans Marc et dans Matthieu. Dans d'autres textes, il y a un Jacques "frère du seigneur" et, pour les chrétiens d'aujourd'hui, il paraît évident que ce "seigneur" ne peut être que Jésus, mais ce n'est point assuré, car ce n'est en réalité qu'assez tardivement que les chrétiens appelleront Jésus "le Seigneur" ou "Notre Seigneur", titres que les Juifs donnent à Jéhovah, c'est à dire à Dieu, et il peut aussi s'agir d'un autre "seigneur", par exemple Juda de Galilée ou l'un de ses fils. Dans l'évangile selon Thomas, ce Jacques est surnommé le "Juste" (n° 15), comme aussi dans l'évangile des Nazaréens (19) et dans d'autres textes encore. Dans Thomas, Jésus dit à ses disciples que c'est lui qu'ils devront suivre après sa mort. Dans l'évangile des Nazaréens, il est dit que Jésus apparut à Jacques et lui dit: "Mon frère, mange ton pain..."; mais, dans ce contexte, frère peut avoir un sens général, tous les disciples de Jésus, comme d'ailleurs aussi ceux de l'apôtre Paul, se disant "frères" les uns des autres.

Il est aussi question, dans plusieurs textes, d'un autre Jacques encore et de son frère, peut-être jumeau, appelé Jean, tous deux "fils de Zébédée". D'aucuns ont supposé qu'il pourrait s'agir de Jumeaux mithraïques ajoutés tardivement au texte primitif des Évangiles. On verra qu'en effet les deux religions se sont influencées l'une l'autre (20). Mais la version canonique de l'Apocalypse attribuée à ce Jean paraît aussi faire mention de ces "fils du tonnerre", comme ils sont appelés dans Marc (III 17), qui proposèrent un jour à Jésus de réduire en cendres une ville de Samarie qui avait refusé de les laisser entrer (Luc IX 54) : de la bouche des "deux témoins" de l'Apocalypse (XI 5 & s.) sort le feu qui doit vaincre leurs ennemis. Ces derniers éléments, joints à ce qui est relaté dans le chapitre 1er de l'Évangile selon Luc, permettent d'avancer une autre supposition. D'après Luc, en effet, le père de Jean, le futur baptiseur, se nommait Zacharie. Ce nom peut être l'hellénisation de l'hébreu Zekaria, qui veut dire "Dieu se souvient", mais il s'apparente aussi au chaldéen Zachou, qui désigne en cette langue le signe zodiacal du Capricorne, cependant que Zîb ou Zêb, en cette même langue, désigne les Poissons. Ceux-ci sont un signe d'eau. Or, Jean baptisait dans l'eau. En outre, le nom grec de Jean Iôannès peut se décomposer en Iaô Oannès. Iaô ou lah est un des diminutifs de Jéhovah; Oannès est la nom du dieu poisson des chaldéens et, dans la plupart des mythologies, notamment la celtique, le poisson est le symbole de l'âme immortelle (21).

dans les Évangiles : "la mère des fils de Zébédée". Pourquoi ne pas appeler cette personne par son nom ou dire plus simplement "la femme de Zébédée" ? Il importait sans doute de dissimuler l'identité exacte de ce Zébédée et le fait que Jean le Baptiseur, qui affecta, en certaines circonstances, d'être si rigoureux en matière de mœurs, aurait eu un moment une compagne... Ayant vécu de longues années à l'écart de la société, voire dans la clandestinité avec les sicaires, il peut très bien avoir eu une ou plusieurs liaisons sans avoir pu les régulariser par un mariage dans les formes.

Y eut il aussi un Judas Iscariote ? On aura remarqué que dans le passage de la "Guerre de Judée" de Josèphe cité plus haut, les fameuses trente pièces d'argent ne sont pas versées par les prêtres juifs à Judas, qui n'est pas mentionné, mais à Pilate. Judas, en hébreu léhouda, c'est "le Juif", c'est à dire l'habitant de la Judée, et Ish Kérioth peut signifier "l'Homme de Kérioth", Kérioth étant une bourgade située précisément dans cette province. L'introduction du Juif de Kérioth dans les Évangiles pourrait donc symboliser l'antagonisme qui existait notoirement entre les habitants de la Judée et ceux des autres parties de la Palestine, de la Samarie surtout. Il joue en fait le rôle du traître, indispensable dans toute belle histoire destinée à être racontée aux foules. Cependant, il faut remarquer aussi que le IV^e Évangile, celui qui lui est le plus hostile, l'appelle plusieurs fois "fils de Simon" pour le distinguer d'un autre Judas ou Juda, lequel s'identifie. on l'a vu plus haut avec Thaddée ou Teouda. Or, certains manuscrits d'Évangiles appellent Simon le Cananéen ou le Zélotes également Iskariôth ou Skariôtis : c'est donc sans doute de ce Simon là que Judas Iscariote serait le fils. Ce Simon pourrait bien avoir réellement existé, lui aussi. Jésus s'adresse plusieurs fois à lui sous le nom de Simon Bariôna. On traduit souvent, à tort, Bariôna par "fils de Jonas", ce qui est discutable, ou même par "fils de Jean", ce qui est absolument insoutenable - et l'on insinue alors qu'il s'agirait de Simon Pierre. Mais bariôna veut dire "hors la loi", ce qu'étaient très exactement les sicaires (dont certains seront plus tard appelés "zélotes"), puisqu'ils étaient des résistants armés à l'occupant romain. C'est d'ailleurs aussi ce que signifie l'hébreu cana . Ishkariôt, souvent rendu dans les manuscrits grecs par Skariôtis, est donc probablement une déformation hébraïque de ce mot grec et Iscariote signifie sans doute tout simplement "le Sicaire". Simon Bariôna, c'est par conséquent Simon le zélote, le cananéen ou le sicaire et, s'il a existé, son fils Juda doit avoir existé aussi.

Mais il n'est nullement certain que ce dernier trahit Jésus. Pourquoi d'ailleurs aurait il livré aux prêtres juifs ou aux romains ce doux prêcheur que fut le vrai Jésus ? S'il trahit quelqu'un, ce dut être plutôt celui qui sera crucifié comme nazôréen et dont on recherchera l'identité au chapitre III. Mais cela même n'est nullement certain. On l'a déjà noté, l'Évangile qui lui est le plus hostile, c'est le quatrième, celui qui se rapporte en réalité, dans sa version primitive, à Jean le Baptiseur. L'action de ce dernier, on le sait aussi, oscilla souvent entre l'essénisme contemplatif et l'essénisme activiste - les zélotes ou sicaires n'étaient autres, selon Hippolyte de Rome (23), que la fraction radicale et militaire de l'essénisme - et il est fort possible qu'un de ses disciples ou qu'un disciple de Jésus l'ait considéré comme un traître ou tout au moins comme un tiède et qu'il ait pour ce motif provoqué sa perte. Mais tout cela n'est que conjecture. De toute façon, on observera encore que le récit de la mort de Judas Iscariote dans les Actes, I, 17-19, ne concorde guère avec celui de Matthieu XXVII, 3-8, qui interrompt d'ailleurs la narration de façon assez insolite.

croire, y compris les passages de Flavius Josèphe dont il a été fait état plus haut, mais l'un d'eux ajoute toutefois "en dépit de la loi des ancêtres", texte qui n'est probablement pas primitif. Cependant, il existe aussi un passage du Talmud de Jérusalem qui relate qu'un léshou fut condamné pour avoir exercé la magie et "égaré" Israël ; qu'il fut, en conséquence, lapidé à la veille d'une pâque et pendu (24). Ce dernier supplice était, en effet, un des modes d'exécution habituellement pratiqués par les Juifs conformément à leurs lois et, toujours d'après le Talmud, bien d'autres le subirent également, parmi lesquels un autre Jésus encore, ben Stada. un siècle plus tard (25). Il en sera de même, selon les Actes des Apôtres (VII, 57-60), d'Etienne, qui serait, selon l'Eglise, le premier martyr de la foi nouvelle (mais nous verrons au chapitre V ce qu'il en est exactement). C'est encore par lapidation que sera exécuté Jacques, "frère de Jésus", en 62, selon Josèphe (Antiq. jud. XX 8). La lapidation paraît assurément plus vraisemblable que la crucifixion, supplice romain appliqué ordinairement aux malfaiteurs et aux rebelles, mais qui n'était pas pratiqué par les juifs. Or, on le remarquera, ce n'est pas Pilate qui condamna Jésus à mort: tous les textes concordent à ce sujet, sauf seulement le IV^e Évangile (encore ne s'exprime-t-il pas de façon bien précise) et le résumé d'Agapius. D'ailleurs, Jésus avait été condamné, non comme malfaiteur, mais, suivant les Évangiles synoptiques, comme blasphémateur, comme magicien selon le Talmud, et Pilate aurait déclaré ne rien trouver de coupable en lui, refusant de le considérer comme rebelle - ce qu'en effet il n'était pas, puisqu'il prêchait la non-violence: Pilate, selon Matthieu, s'en "lava les mains" et se borna à remettre aux autorités Juives celui qu'elles avaient condamné pour qu'elles exécutent elles-mêmes leur sentence, le détachement de soldats romains qui assista en armes au supplice étant la seulement en vue du maintien de l'ordre. Pourquoi donc les autorités juives auraient-elles infligé à l'un de leurs semblables un supplice romain, au lieu de l'exécuter, comme elles le faisaient toujours conformément à leurs lois ?

Il est d'ailleurs dit à de nombreuses reprises, dans les Écritures chrétiennes, que Jésus a racheté par son sang les péchés du monde. Or, contrairement à la lapidation, la crucifixion romaine n'était pas habituellement un supplice sanglant: presque toujours, le condamné était attaché à la croix par des cordes, un gros clou étant seulement fiché dans le bois sous le périnée du condamné pour soutenir le corps. Parfois, les membres supérieurs étaient cloués, mais dans les poignets non dans la paume des mains. Plus rarement encore, les pieds l'étaient aussi. Les Évangiles canoniques eux-mêmes ne parlent d'ailleurs nulle part de clous. En revanche, il en est question dans l'évangile de Pierre : mais nous verrons que le "seigneur" de cet évangile n'est pas Jésus (26).

La tradition suivant laquelle Jésus fut crucifié à la mode romaine est sans doute née à Rome. On le verra plus loin, Jean, dit Marc, un disciple de Jacques le Juste, rédigea, probablement en latin, à l'intention de ceux de leurs adeptes qui habitaient l'Italie, un résumé de leur doctrine telle qu'elle avait été prêchée par Symeon Pierre. Dans ce texte, le gibet ou l'arbre auquel avait été suspendu, selon l'usage le cadavre du supplicié, devait être appelé crux, mot latin qui, comme le grec stavros, désigne toute pièce de bois: pieu de palissade, bois de justice ou autre, ou même tout lieu de supplice, ou enfin tout objet en forme de croix. Comme les habitants de l'Italie étaient habitués à voir les condamnés à mort mis en croix, que les croix étaient habituellement faites en bois et qu'elles étaient d'ailleurs, elles aussi, appelées en grec stavroï, c'est l'image d'une croix de ce genre qu'évoquent pour EUX ces mots.

que se marquaient sur le front les adeptes du Logos. Ce signe figurait pour ces derniers la lettre hébraïque taw, elle-même symbole du Verbe divin (27). Toutes ces images finiront par se confondre et le signe de la croix deviendra, avec le poisson, le signe par excellence des chrétiens (28).

Signalons encore qu'une fondation suisse s'est donné pour objet de démontrer l'authenticité d'un linceul conservé à Turin. Ce linge a gardé la trace, non seulement des produits qui servirent à embaumer le corps d'un homme crucifié, mais aussi du sang provenant des blessures causées par une flagellation, une crucifixion au moyen de clous et le coup de lance que mentionnent les Évangiles. Elle en conclut que Jésus n'était pas mort quand il fut détaché de la croix et enseveli, car ses blessures auraient alors cessé de couler et n'auraient pas laissé de traces sur le linge .

Sa prétendue résurrection n'aurait, en conséquence, rien eu de miraculeux (29). faut reconnaître que tout cela est assez troublant (30), car les blessures dont ce linge a gardé les traces correspondent de façon stupéfiante à ce que racontent les évangiles, en particulier celui de Jean. IL y a même aussi des traces de blessures faites par des clous aux poignets et aux pieds... Enfin, la toile semble bien avoir été tissée en Palestine dans les années 30. Toutefois, Jésus le Nazaréen n'ayant probablement pas été crucifié, mais lapidé, le corps que ce linceul, qu'on appelle aussi souvent "suaire", aurait servi à envelopper ne peut pas être non plus le sien, Mais il pourrait être celui du supplicié qui fut réellement crucifié en 35, comme on le verra au chapitre suivant, au cours duquel on aura à revenir sur la mort de l'un et de l'autre. Pourtant, ce dernier aurait réellement été inhumé (31)...

Qu'arriva-t-il au moment où Jésus mourut ? A cet instant même, suivant l'évangile des Nazaréens, le ciel se couvrit de ténèbres et une grosse pierre se détacha de la porte du Temple de Jérusalem. Dans les Évangiles canoniques, les ténèbres précédant la mort de Jésus et c'est le voile du Temple qui se déchire (32). Ce dernier détail provient sans doute des Testaments des douze Patriarches, textes apocryphes de l'Ancien Testament, qui avaient prédit que le rideau du Temple serait déchiré ou fendu, notamment le Testament de Lévi (X-3) et le Testament de Esnlamin (IX- 4). Il semble bien que ce rideau fut effectivement déchiré, à un moment ou à un autre,

car Flavius Josèphe encore, dans un autre passage de "La guerre de Judée", version slave, écrit ceci:

"Ce voile, avant cette génération, était entier, parce que les hommes étaient pieux; mais maintenant, c'était pitié de le regarder, car il s'était déchiré soudain de haut en bas lorsqu'un homme de bien (et qui, par ses oeuvres, n'était pas un homme) (33) fut livré à la mort contre salaire. Et beaucoup d'autres signes effrayants, raconte-t-on, eurent lieu alors. Et une fois tué, après l'ensevelissement on disait qu'il avait été introuvable dans le tombeau : les uns en effet le disaient ressuscité, les autres volé par ses amis. Je ne sais lesquels disent le plus vrai.

" (...) D'autres disaient qu'on n'avait pu le voler, puisqu'autour de son tombeau on avait aposté des gardes (mille romains et mille juifs).

"Voilà ce qu'on dit à propos de ce voile et pour la cause de cette déchirure .

façon, que l'on ait fait disparaître son corps, puisque Tibère Jugea nécessaire, peu après, de rendre un édit interdisant sous peine de mort d'exhumer des cadavres ou même de déplacer des pierres tombales (35). Mais des disciples de Jésus le Nazaréen prétendront qu'il leur était réapparu. On remarquera que, même dans les Évangiles, après la mort de Jésus, ce dernier ne vit plus avec ses disciples, mais leur apparaît de temps en temps, passant même parfois à travers les murs, puis disparaissant... Les adeptes du spiritisme en ont tiré argument pour soutenir qu'il ne s'était pas agi en réalité d'une résurrection, mais d'apparitions du périsprit de Jésus, phénomène pour eux tout à fait naturel et dont ils voient ainsi une confirmation dans les récits Évangéliques.

Finalement, selon ceux-ci et selon le début des Actes des Apôtres, Jésus serait définitivement, après un certain temps, remonté au Ciel après avoir, au cours d'une de ses apparitions, ordonné à ses disciples de répandre son enseignement. Ce qu'ils firent, en tout cas, quels qu'aient été les motifs qui les déterminèrent.

Notes:

1) Hist.anc.des Juifs XX, 6.

2) Guerre de Judée VI, 31.

3) Dans sa "Genèse des dogmes chrétiens" (A.Michel, Paris, 1972), Louis ROUGIER récapitule les raisons qui permettent de croire à l'existence historique de Jésus (appendice 8 p. 257) i

4) Contra Celsum I, 47

5) V. à ce sujet notamment un article de Joseph GOFFINET (L'Idée libre, Paris, n° 81, septembre-octobre 1972), p. 434.

6) V. plus loin, chap. XXIV, pp. 297-298, les données astronomiques et astrologiques que fournit l'Évangile selon Matthieu, lesquelles permettent de fixer cette date au 20 mai de l'an -4, vers minuit: voy. aussi mes articles sur "Les dates de la naissance et de la mort de Jésus, vues par l'astrologie" (Demain, Bruxelles, n° 43, 1984, pp. 7 & s; Orphée, Bruxelles, n° 10, mars 1988, p. 12, et n° 13, octobre 1988, P. 11.)

7) Voy. not. Salomon REINACH, "Orpheus", chap, VIII, n° 40; Léon LESSAGE, "Abrégé des arguments anti-chrétiens des libres penseurs modernes" (chez l'auteur, La Flèche, 1966, pp. 1 1_1 9~ Em. EVSTNG. "La Grande Imposture" (Arcturus. Toulouse. 1979)~pp.89-92

8) A moins que ce ne soit Bethléem de Nazar, en Galilée, comme le suggèrent O.Z. HANISH, "Yehoshuah Nazir" (Aryana, Paris, s.d.), pp. 21 & 24, et Guy FAU, "Le puzzle des Évangiles" (Union rationaliste, Paris, 1970), p. 264, ce qui expliquerait à la fois la naissance en un lieu appelé Bethléem, le surnom de Nazaréen (= de Nazar) et la qualité de galiléen de Jésus.

9) V. à leur sujet chapitre XVIII, p. 220.

10) V. Nicolas NOTOVITCH, "Vie inconnue de Jésus-Christ " (Ollendorf, Paris, 1893). V. aussi O. Z. HANISH, op. cit., p. 45.

11) Traduit en français sous le titre inadéquat "Le Christ" par Uwe Karvelis et publié par Gallimard, Paris, en 1960, dans la collection de poche "Idées"

12) Voy. à ce sujet l'article de D.GOFFINET cité plus haut note 5. V. aussi GYS-DEVIC (Ghislain Gaudefroy), "Flavius Josèphe face au Christ" («Cahiers du Cercle Ernest Renan, Paris, n°s 172 et 173, 1991).

13) V. les différentes versions connues de ce qu'on appelle le Testimonium Flavianum dans l'"Intertestament" d'André PAUL (Cerf, Paris, Cah. Évangile n° 14, 1984).

- 14) V. plus loin, chapitre XXV.
- 15) V. plus loin~ chapitre XV.
- 16) Voy. mon édition de "L'évangile selon Thomas" (Bruxelles, 1980), pp. 12 et 19 (et la note 9).
- 17) Cf. Guy FAU, "La descente de Jésus aux enfers" (Cahiers du Cercle E.Renan Paris , n° 139 , mars~mai 1985) t pp . 1 B & s .
- 18) Au chapitre XIV, p. 159.
- (19) V. plus loin, chapitre IV.
- (20) Ct. ci-dessus note 6 et plus loin, chapitre IX.
- (21) V. Yann BREKILIEN, "La Mythologie celtique" (Marabout, Bruxelles, 1983), pp. 40-41.
- (22) Voy. Georges de VILLEFRANCHE, "L' Astrologie ésotérique retrouvée" (Dervy, Paris, 1974), p. 47.
- (23) Philosophoumena IX 4.
- (24) Sanhédrin 43-i; V. plus loin, chapitre III, p. 37.
- 25) Sanhédrin 67 a (et Tossapôt 104 b). V. aussi plus loin, p. 207.
- (26) V. plus loin, chapitre XIX.
- (27) Voy. Jean DANIÉLOU, "Les Symboles chrétiens primitifs".
- (28) Sur le symbolisme de la croix, v. aussi Paul DIEL et Jeannine SOLOTAREFF, "Le Symbolisme dans l'Évangile de Jean" (Payot, Paris, 1983), p. 32.
- 29) V. not. Andreas FABER-KAISER, "Jésus a vécu au Cachemire" (De Vecchi, Paris et Lugano, 1978), pp. 48 & suiv.
- 30) V. aussi Emmanuel EVSING, "La grande imposture: du "Maître de Justice à Jésus" (Arcturus, Toulouse, 1979), pp. 44-47.
- 31) V. plus loin, chapitre III, p. 419 et chapitre XXVIII, p. 315.
- 32) V. à ce sujet not. Jean CARMIGNAC, "La naissance des Évangiles synoptiques" (O.E.I.L., Paris, 1984), p. 78.
- 33) Ces parenthèses, non plus que celles qui figurent quelques lignes plus loin, ne sont pas dans le texte. On les a ajoutées parce que le premier membre de phrase entre parenthèses a certainement été interpolé par le même copiste qui a introduit des expressions semblables dans l'autre passage de la Guerre reproduit plus haut, ainsi que dans celui des Antiquités judaïques qui lui correspond. Quant au nombre de gardes, il doit avoir été ajouté par le traducteur slave : il provient en effet d'un apocryphe connu des anciens russes, l' "Entretien des trois pontifes", et ne saurait évidemment correspondre à la réalité, vu son exagération manifeste.
- 34) Au sujet de l'in vraisemblance criante du récit de Matthieu à ce sujet, voy. le texte de la conférence d'Henri BOURGOIN (Cahiers du Cercle E.Renan, Paris, n° 118, Janv.févr. 1981, pp. 13-15). V. aussi plus loin, chapitre XXV, pp. 301-302.
- 35) On a retrouvé le texte de cet édit à En-Natsira, en Galilée (la Nazareth supposée). Voy. Raoul ROY, "Jésus guerrier de l'indépendance" (Parti-Pris, Montréal, 1975), p. 363, et-note 823, p. 412.

=====